

# Le COLLÈGE SUPÉRIEUR



Lyon

BULLETIN D'INFORMATION

## DONNER VISAGE A LA VERITE

Je m'attriste d'entendre des étudiants, souvent curieux et cultivés, parfois généreux, qui renâclent devant la perspective d'être professeurs. Comme si rien, ni la passion pour une discipline, ni la grandeur de la tâche, ne leur donnait le sens de cette mission. Un enseignant est-il bien cet agent de l'Etat vaguement méprisé par l'opinion, ballotté par la loterie des mutations, exécutant des réformes régulièrement réformées, dont nul n'envie la destinée ? Qui confierait à un tel sous-fifre le sort de ses enfants ?

Je n'aime pas ces dérobades des meilleurs étudiants car c'est un désaveu de l'œuvre même de l'intelligence qui vit de se transmettre et a pour sens, comme le rappelle Hannah Arendt, de prendre la responsabilité du monde. Donner le souci du mot juste, de la connaissance maîtrisée, de l'argument en bonne forme : ces humbles tâches où l'attention se hausse sont celles qui instituent un monde. Qu'il le veuille ou non, le professeur est responsable du monde devant ses élèves. Qu'il le veuille ou non, il représente à leurs yeux toutes les grandes personnes. Que ce monde lui plaise ou non, il est celui qui peut dire aux nouveaux venus : *voici notre monde*. Ainsi il met au monde en rendant possible une expérience sensée qu'une parole met en ordre.

Qu'importe que cette société soit telle que l'aurait souhaitée le professeur, il a d'abord à l'aimer et à la faire aimer. C'est sans doute ce à quoi aidait le patriotisme. Jetterait-on des enfants dans un monde absurde ? Leur souhaiterait-on de grandir si l'on pensait que ce royaume est décidément pourri ? Un esprit

plein de ressentiment, le cœur rongé par l'aigreur et la dérision, ferait un mauvais éducateur. D'ailleurs les élèves n'aiment guère ces « profs » qui se croient leurs complices en dénigrant le monde où ils vont grandir. Il n'aiment pas non plus ces grandes personnes qui ne cessent d'étaler leur incertitudes, brisant à jamais tout désir de s'interroger.

Avec l'adulte qui met en doute on a inventé la grande perversion du geste éducatif. Il se croit peut-être socratique ce pédagogue à la main molle mais il oublie que Socrate, lui, dialoguait avec des puissants. Il se veut inquiet, exerçant une violence inouïe sur des âmes naissantes dont la grande affaire sera précisément d'aller au bout de leur propre inquiétude. Ce qui demande une grande confiance. La situation normale c'est l'enfant qui interroge *pourquoi le couteau coupe-t-il ?* En prenant le devant des questions l'adulte le bâillonne.

Le pire est d'entendre avancer la peur d'influencer et le refus d'imposer un moule ! Voilà bien des contorsions pour esquiver la responsabilité de l'intelligence. On voit pourtant que celui qui n'a pas rencontré la tranquille audace d'une grande personne qui répond est livré au despotisme de l'opinion versatile et sans visage. N'ayant pas été introduit dans un monde, il est abandonné au chaos. On se demande comment sortir du relativisme résigné et conformiste. Là s'annonce la responsabilité irremplaçable du professeur : manifester qu'il n'est pas de vérité sans visage.

Jean-Noël DUMONT

## Où s'arrête donc l'Europe ?

Eric Darrasse

Eric Darrasse est ancien élève de l'ENS, agrégé d'histoire, enseignant en classes préparatoires et au Collège Supérieur.

La perspective soudainement proche d'une éventuelle admission de la Turquie dans l'Union européenne nous trouble, au delà de son opportunité, parce qu'elle nous renvoie à nos ambiguïtés sur la définition spatiale de l'Europe. Profitons de cette heure des choix pour poser quelques paradoxes d'une insaisissable identité européenne. Tant chacun ressent profondément son appartenance à un ensemble humain européen, dans une image personnelle de son Europe que la possible adhésion turque vient préciser ou brouiller; tant il est difficile de fournir des critères objectifs de délimitation de l'Europe, par opposition à l'Asie, l'Afrique, l'Amérique. L'Europe des 25 n'est ni une ethnie, ni une nation, ni une civilisation, ni une religion, ni un régime politique, pas même une entité physique.

Nous saurions plus ce que nous ne voulons pas devenir, par des caricatures des autres espaces mondiaux comme l'Orient théocratique ou l'Amérique standardisée, que ce que nous sommes. Permettez à un historien de fournir quelques repères chronologiques sur les origines de ce trouble identitaire. Car ce cri de ralliement, "Europe", moqué en son temps par le général, recouvre un espace physique et une réalité humaine différents selon les périodes et les acteurs. Notre Europe idéale, somme toute assez récente, résulterait du croisement d'expériences collectives, sans cesse méditées, ré-élaborées, voire manipulées par les mémoires collectives. Ces précédents ne sauraient nous fournir une définition de l'Europe, présente ou à construire.

En effet l'Europe comme construction politique cherchant à rassembler tous les Etats de la péninsule occidentale de l'Eurasie ne peut pas se légitimer par la réunification d'un espace homogène antérieur. L'Union européenne, même en se limitant aux actuels 25, ne ressoude pas les membres dispersés d'un Etat ou d'une civilisation : ses frontières n'en recouvrent qu'une partie ou bien les débordent. A l'inverse les constructions antérieures peuvent justifier d'autres frontières de l'Europe politique future. Trois exemples parmi d'autres, dans une histoire foisonnante.

Ainsi de la civilisation grecque antique des derniers siècles avant l'ère chrétienne, qui de la mer Egée avait essaimé sur les pourtours du bassin méditerranéen mais aussi en Asie centrale jusque dans l'actuel Afghanistan. Elle combinait une communauté de mœurs comme la gymnastique et de religions comme les sanctuaires panhelléniques avec des guerres entre Etats. Les cités, étaient jalousement indépendantes tant qu'elles n'étaient pas contraintes à la paix par la domination d'un empire, comme celui des Perses puis des Macédoniens et Romains. Or les Grecs, à l'origine de l'expression géographique "Europe",

l'appliquaient à la rive nord-ouest de la Méditerranée, utilisant l'Asie pour la rive Est. Les sanctuaires panhelléniques étaient aussi bien européens, Zeus d'Olympie, qu'asiatiques, Artémis d'Ephèse; Apollon était européen, Dionysos asiatique. L'hellénité dépassait donc l'Europe géographique, elle même partagée entre grecs et barbares, c'est-à-dire les hommes ne maîtrisant pas la parole, pas pleinement hommes.

La référence à la Grèce antique a donc pu servir des projets contradictoires. L'ambition du nouvel Etat national grec au XIX-XXème, qui revendique face à l'empire ottoman (1815-1918), puis à la Turquie (1919-1922), une large portion occidentale de l'Asie mineure, pas toujours hellénophone, déclenchant des massacres. L'invocation de la Grèce des philosophes, souvent présentée comme patrie de la raison dégagée d'une pensée mythique fonde soit la supériorité occidentale sur la barbarie orientale, soit un humanisme cosmopolite, ainsi de la refondation récente de la bibliothèque d'Alexandrie, confiée par le gouvernement égyptien à un conseil international d'intellectuels occidentaux et orientaux, à l'abri des pressions intégristes de l'université du Caire.

Nostalgies unitaires plus puissantes encore autour des héritages de la Rome antique, païenne puis chrétienne. Un Etat avait soumis militairement toutes les rives du bassin méditerranéen, repoussant loin dans les terres sa frontière fortifiée ("limes") avec les barbares, au nord de l'Angleterre, le long du Rhin et du Danube, sur le Caucase, dans les déserts syriens et sahariens. L'unité politique avait permis l'élaboration d'une civilisation commune au dessus des civilisations locales, par la synthèse entre la Grèce, Rome et les peuples conquis. Réussite spectaculaire dans la littérature, les arts, l'urbanisme. Ironiquement les vestiges urbanistiques gréco-romains ne sont-ils pas des arguments touristiques de la Turquie? Puis au IVème siècle l'Empire est devenu chrétien : large coïncidence théocratique entre un Etat et une religion, même si des chrétiens y échappaient, comme en Mésopotamie, ou si païens et juifs y subsistaient.

La restauration impériale a contribué à légitimer divers impérialismes. Dynastiques au Moyen-Age comme aux VIII-IXème siècles la domination carolingienne d'une petite Europe dite lotharingienne centrée sur le Rhin, puis aux XVI-XVII les prétentions des Habsbourgs à régir l'Europe du sud catholique, dans une croisade contre l'Europe du nord protestante. Nationaux aux temps modernes, quand les aigles impériales surplombent les légions napoléoniennes puis plus tragiquement encore les frontons fascistes et nazis, dans un amalgame entre nationalisme ethnique et union de l'Europe. En 1942-1944 les affiches de recrutement nazie pour la Légion Charlemagne ne situaient-elles pas les dangers dans un Orient maléfique : les hordes mongoles soviétiques, combattues par de preux chevaliers? Aujourd'hui le rappel de la grandeur de Rome sert notamment le projet d'une très grande Europe

méditerranéenne, de plus d'un milliard d'habitants, englobant l'Afrique du Nord et l'Asie occidentale, donc des pays en voie de développement, amorcée par l'Espace Economique Européen.

Troisième ancêtre revendiqué par certaines constructions européennes, la Chrétienté médiévale ou plus pudiquement l'Occident chrétien, combinaison du démembrement de l'Empire romain, en Occident puis en Orient, et de l'expansion musulmane. Pendant près de mille ans, du VII-VIII aux XVII-XVIIIème siècles, s'opposent les rives nord-ouest et sud-est de la Méditerranée, la frontière entre chrétienté et terre d'Islam traversant l'Espagne du VIIème au XVème siècle, l'Europe centrale depuis le XIVème siècle, Vienne étant assiégée deux fois, au début du XVI et à la fin du XVIIème. Or les Européens se sont largement définis contre le monde musulman, méprisant les héritages communs, particulièrement en traitant des monothéistes stricts de "mahométans", idolâtres de Mahomet, par un retournement de l'accusation de polythéisme à l'encontre des chrétiens.

Mais cette Europe chrétienne, politiquement divisée, n'hésitait pas à intégrer les Etats musulmans dans ses rivalités, comme dans l'Espagne de la Reconquête ou plus largement lors de la grande alliance de la France de François Ier avec le Grand Turc contre la montée en puissance de Charles Quint. Diplomatiquement et militairement la Turquie, en tant qu'héritière de l'Empire ottoman, fait partie de l'Europe des grandes puissances, depuis des siècles, étant même appelée au XVIII-XIX "l'homme malade de l'Europe", d'où sa participation aux grands congrès européens du XIXèmesiècle, puis en 1949 son adhésion à l'OTAN et au Conseil de l'Europe, face à la menace soviétique, enfin les promesses étatiques d'adhésion à la CEE depuis le début des années 1960. D'autre part, du XVème au début du XXème siècle l'Occident chrétien déborde sur les autres continents, par son expansion coloniale, dans des nouvelles Angleterre, France ou Espagne en Amérique, Galles ou Zélande en Océanie, jusqu'aux rivages sibériens du Pacifique. Enfin l'Occident s'est laïcisé, tant par la sécularisation des droits de l'individu, du chrétien à l'homme, que par le recul ou la disparition des privilèges des Eglises dominantes. Là encore la Turquie peut éprouver une communauté de destin avec l'Europe puisque dans les années 1920 elle a laïcisé l'Etat, mais sur le modèle français napoléonien d'une étroite soumission des Eglises à l'Etat, pas sur celui de 1905 d'une séparation des pouvoirs temporels et spirituels.

Aussi le rappel de l'indéniable origine chrétienne de l'Europe, absent du projet de Constitution pour l'Europe mais lancinant dans le débat politique, est-il aussi fréquent que politiquement incorrect. Comme les arguments raciaux, ethniques et religieux ne sont plus recevables, certains, par un amalgame entre les origines chrétiennes des droits de l'homme et leur développement actuel, refusent d'élargir l'Europe à un pays de majorité musulmane, par une

incompatibilité supposée entre deux entités, l'Islam et les Droits de l'Homme. D'autres, bien plus nombreux, exigent des musulmans turcs, et d'abord des immigrés turcs en Europe occidentale, un "aggiornamento" démocratique et libéral comparable à celui de la chrétienté au XIX-XXème siècle, dont sont crédités les Européens juifs. A titre personnel l'identification Europe-chrétienté me paraît triplement pernicieuse : en occultant les autres composantes religieuses du monde européen comme le judaïsme qui ne saurait se réduire à un préfixe dans "judéo-christianisme", en paraissant abandonner les autres régions dont les rives sud-est de la Méditerranée qui furent majoritairement chrétiennes aux IV-VIème siècles, en réactivant les conflits confessionnels entre chrétiens, particulièrement entre orthodoxes de Moscou et catholiques romains comme en Ukraine.

La demande turque trouble nos repères spatiaux, habitués que nous étions à l'Europe de l'Atlantique à l'Oural, frontière orientale popularisée au début du XVIIIème siècle par le tsar occidentaliste Pierre le Grand car coïncidant alors avec la limite du peuplement russe orthodoxe compact. Elle fait aussi éclater la contradiction de l'idéologie de l'Europe comme patrie des droits de l'homme, telle qu'elle s'exprime dans la première phrase du préambule de la future constitution "S'inspirant des héritages culturels et humanistes de l'Europe à partir desquels se sont développées les valeurs universelles que constituent les droits inviolables et inaliénables de la personne humaine, ainsi que la démocratie, l'égalité, la liberté et l'Etat de droit..."; alors que le préambule ne fournit pas de définition spatiale ou thématique de l'Europe. En refusant de définir ses limites spatiales l'Union européenne se définit par un régime politique dont elle serait à l'origine : la démocratie libérale. Un peu comme la France révolutionnaire pensait éclairer le monde en l'envahissant ou l'Union soviétique se définissait comme la patrie du socialisme en régissant le bloc socialiste. Le premier ministre turc Recep Tayyip Erdogan a donc eu beau jeu, dans un entretien en français au Monde du 22 octobre 2004, d'exploiter la faille : ou l'Europe est "un club chrétien" fermé à la Turquie, ou elle est "un ensemble de valeurs politiques" démocratiques, ouvert à une Turquie démocratique.

Finalement notre trouble identitaire collectif, comparable à un trouble individuel, ne viendrait-il pas d'une lecture trop sélective de notre passé, minorant certains héritages, en surévaluant d'autres ? L'identité n'est pas l'immutabilité. Elle serait la perception d'une continuité à travers un développement du groupe comme de la personne, sans mutilation ni reniement. Bien des Europes sont possibles à plus ou moins long terme, dans leur étendue et leur degré d'unité, et c'est là le champ du débat politique. Encore faut-il qu'elles s'articulent à l'Europe présente, sans quoi la nouvelle entité, conservant seulement le nom d'Europe, serait jugée étrangère, victime d'un rejet.

**Le voile d'Isis (Essai sur l'histoire de l'idée de Nature), de Pierre Hadot, aux éditions Gallimard, 394 pages, 22, 50 euros.**

P. Hadot, professeur honoraire au Collège de France, traite de la philosophie de la nature à partir de l'histoire des interprétations, de l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne, de l'aphorisme d'Héraclite : *La nature aime à se cacher*, dont il s'efforce d'abord de cerner les différents sens. L'interprétation, retenue dès l'Antiquité, est celle d'une nature personnifiée qui dérobe ses secrets à la connaissance des hommes. P. Hadot examine ensuite comment la métaphore du secret a donné lieu à des doctrines, des mythes, des représentations parfois très dissemblables, voire opposés. Il adopte, grâce à une érudition aussi magistrale que retenue, un point de vue synthétique et thématique.

Aussi cet ouvrage a-t-il la vertu de s'adresser à un double public. Aux non-philosophes, il fera connaître, à partir de la référence unifiante à cette métaphore, les différents réseaux de problématiques qui ont structuré le regard de ceux qui ont élaboré philosophie, art, science, technique et théologie. Plus que des théories ou des systèmes, Pierre Hadot fait apparaître des attitudes fondamentales de l'homme face à la nature qui se traduisent ensuite dans différentes doctrines. Aux philosophes déjà familiers de certaines idées réexpliquées ici, il fera apparaître des liens entre des auteurs ou des thèmes parfois considérés comme séparés du fait d'une étude trop spécialisée, ce qui ne peut que susciter une relecture stimulante de certains auteurs par trop connus, ou bien la découverte d'auteurs moins lus sur ce sujet (Sénèque, Plutarque, Goethe...). P. Hadot montre par exemple l'affinité profonde existant entre la magie, la technique et l'explication scientifique du monde. Ces trois savoirs ne sont que la déclinaison d'une même attitude issue d'une interprétation commune de l'aphorisme, celle qui relève d'une « attitude prométhéenne », que P. Hadot oppose à « l'attitude orphique ». On peut également s'apercevoir par exemple que le thème de la mécanisation de la nature est déjà vieux de quelques siècles lorsqu'il est formulé au XVII<sup>ème</sup> siècle. Enfin, au-delà des interrelations constantes de ces deux attitudes à toutes les époques et, l'auteur montre qu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle s'amorce une modification fondamentale du sens de la métaphore : le thème du secret laisse place à celui du mystère. Plutôt que d'un ensemble de problèmes à résoudre par un dévoilement progressif grâce à une connaissance, la nature apparaît comme un mystère insondable et inexplicable en son fond, devant lequel l'effort de connaissance doit être suppléé par la prise de conscience, dans l'expérience de l'émerveillement ou de la terreur, de la beauté du monde, ainsi que de l'inhérence de l'homme dans le monde dont il n'est qu'une partie. En un temps où l'hyper-spécialisation du savoir croît en raison inverse de sa diffusion, on ne peut que se réjouir de cette heureuse alliance d'érudition et de vulgarisation. Par là, P. Hadot se montre à la hauteur de la pratique du discours philosophique qu'il a si souvent décrite dans ses ouvrages sur la philosophie antique et qu'il avait su déjà nous faire aimer dans son *Eloge de Socrate* ou dans *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*

### L'ATHEISME INTERROGE

Devenu position dominante inexprimée, l'athéisme n'est plus guère critiqué par les croyants. Peut-on se résigner à la domination d'une pensée dont on ignore si elle est raisonnable, si elle est tenable et si elle est comme on le prétend libératrice ? Sept conférences pour rouvrir le dialogue.

Cycle de 7 conférences le **mardi à 20h00**

PROCHAINES CONFÉRENCES:

- |                                      |                          |
|--------------------------------------|--------------------------|
| <i>La mort de Dieu</i>               | Bruno ROCHE, 8 fév.      |
| <i>L'athéisme purificateur</i>       | E. GABELLIERI, 8 mars    |
| « <i>Je n'ai Dieu que pour toi</i> » | Pierre BENOIT, 5 avril   |
| <i>Laïcité et athéisme</i>           | Jean-Noël DUMONT, 10 mai |

### RETRAITE SPIRITUELLE

proposée aux étudiants du Collège Supérieur et d'ailleurs :

#### CHERCHEURS DE DIEU, QUE VIVE VOTRE COEUR

du samedi 26 février 12h00

au dimanche 27 février 17h00

au monastère des Dominicaines de Chalais  
(près de Grenoble)

Pour tout renseignement, téléphoner au Collège Supérieur (du lundi au vendredi, de 8h30 à 21h30, le samedi, de 8h00 à 18h00).

### VU DE LA FAMILLE

PROCHAINE CONFÉRENCE

*Pourquoi la famille est-elle devenue impensable ?*

Jean-Noël Dumont, 13 avril, 20h00.

Dans les locaux de l'ISF, 30 rue Ste Hélène, Lyon 2<sup>ème</sup>.

### SOMMAIRE

- Edito : *Donner visage à la vérité*, par Jean-Noël Dumont
- Article : *Où s'arrête l'Europe ?* par Eric Darrasse
- Note de lecture : *Le voile d'Isis* de Pierre Hadot par B. Thomas.
- Rendez-vous du Collège Supérieur